

LES DEUX OLIVIERS

Marie Falson Tacussel

Éditions ThoT
Roman

Sur un autre continent et dans un autre siècle, Marie Falson Tacussel fut nourrie de vent, de sable et de sel, de chaleur et de lumière. Désormais entourée de montagnes, scientifique de formation, elle a longtemps travaillé dans l'univers des nanotechnologies jusqu'à ce qu'une longue et éprouvante maladie l'amène à chercher « autre chose ». Des années durant, elle s'est intéressée aux sciences et aux religions, elle a fait des rencontres, a expérimenté toutes sortes de thérapies, sans a priori, sans déni et a acquis la conviction profonde que rien n'est fortuit. Tout au long d'un chemin parsemé de doutes et de désespoirs, de victoires et de rechutes, elle a découvert les mots derrière les maux. Sa passion de l'écriture était née. Depuis, Marie Falson Tacussel a écrit des nouvelles (primées lors de concours), une pièce de théâtre, *Le Pain brûlé*, et un conte moderne, *L'Arc et le Flocon*, publié en 2008. *Les Deux Oliviers* est son premier roman. Écrire la nature humaine, ses souffrances, ses bonheurs, ses apprentissages et ses leçons lui est devenu depuis indispensable. Un cri d'amour pour l'humanité. Un cri de joie pour la vie.

ILS SE SONT MIS SOUS UN SYCOMORE. Sur un petit banc. Cette fois-ci, c'est de cela qu'ils ont eu envie. Pour eux, les choses se font toutes seules. Sans effort. Dans leur espace, une clarté de potron-minet. Les quelques branches et feuilles de l'arbre bruissent sous l'effet d'une brise légère. Senteur de terre mouillée. Fraîche rosée matinale... L'endroit est parfait.

Combien sont-ils ? Cinq... Six... Sept ? On ne sait pas vraiment dire car ils vont et viennent... Et le banc s'allonge et se courbe au gré des allées et venues, des entrées et sorties, des envies de solitude aussi. C'est une drôle de chose à voir. Cela ressemble à un possible. Bien différent de l'ordinaire cependant.

Mais, quoi qu'on dise, le sycomore est bien là devant nos yeux.

Sycomore, faux platane, grand érable, érable blanc... On sait ses petits noms et on reconnaît le tronc fort et rugueux. Écorce de cendre craquelée sur lit beige rosé. Feuilles palmées, vert tendre ou gris mauve. Bouquets de fleurs duveteuses. Jaune délicat. Et des fruits aussi, ailettes claires prêtes à l'envol.

C'est bien un sycomore, à n'en pas douter ! Pourtant sans savoir ni pourquoi ni comment, on lui cherche une consistance.

Toutefois il est là. Tout comme le banc de pierre blanche. Et

les êtres qui conversent sans bruit à ses pieds. Tout est là... Sans y être vraiment... Tout en y étant.

Si l'on devait dire les choses, on serait bien ennuyé. Il n'y a pas de mots pour cette présence absente. Peut-être pourrait-on dire que c'est comme une odeur... Une odeur que l'on ne voit pas, que l'on ne sait pas définir, mais présente malgré tout. Une odeur sans consistance matérielle qui envahit l'air et que l'on respire. On ne remet pas en cause les odeurs. Alors pourquoi le ferait-on pour la scène qui se déroule sous nos yeux ?

Ils sont six désormais.

Six êtres assis sur le banc de pierre à l'ombre du sycomore.

Mis à part le bruissement des feuilles, le silence règne. Pas de phrases, ni de mots. Entre eux, juste un léger langage de corps. Et des regards qui volettent.

Paroles absentes, inutiles. Ici, on sent l'outil imparfait.

Sous nos yeux toujours un peu incrédules, se déroule un échange hors du commun. Telles des volutes de fumée, ou de souples langues de brume, les histoires des uns et des autres s'échappent et se racontent. Se mélangent. S'entrecroisent. C'est calme, paisible. Simple. C'est doux comme un soir d'été sur la grève. Tendre comme une sucrerie parfumée.

Six êtres sont là. Juste pour l'envie de l'échange. Et le besoin d'être ensemble. Ici, dans cet endroit que l'on pressent hors du temps, pas de barrière. Aucun secret. Sur le banc de pierre, une histoire se dit et se fait. Les idées et expériences de chacun s'entrecroisent. Sans urgence. Pêle-mêle, petits bouts de vie, pensées, impressions, joies et langueurs se tressent. Tendrement saupoudrées de senteurs douces, de brise légère et de feuilles galantes... On a la curieuse impression d'une seule entité. Un seul corps fait d'êtres, d'arbre, de fruits, de vent, de pierre et de

senteurs... On a la curieuse impression que ce tout parcellaire participe à l'Un. Est Un.

On ne sait dire qui. On ne sait dire quoi.

On sent juste le plaisir qu'ils ont d'être là. Le goût et la nécessité que chacun en a. Quelque chose de fort les lie. Sans les contraindre. De ce groupe émane un vide plein. Serein, bienfaisant. Identique à celui que l'on connaît après l'effort. Un vide sans mental. Sans compétition. Sans dissimulations, ni jalousies, ni envies.

Étonnamment, on comprend qu'une histoire s'écrit ici. L'Histoire avec un grand H ? L'histoire d'une humanité ? L'Histoire des humanités ? La dimension est autre. Quelque chose de bien plus grand, de bien plus fort se passe ici. On ressent un trouble, mais la gêne s'efface vite, balayée aussitôt par l'atmosphère paisible du lieu. Et on se plaît à les regarder, les observer se dire. Mélanger leurs pensées. Saupoudrer de-ci, de-là, petites remarques et opinions, intentions et desseins. Et ainsi, doucement, tendrement, ils alimentent le puits sans fond de la mémoire. Une mémoire collective, unique, pour ces êtres hors normes, pour cet endroit rare. Une mémoire ouverte à tous car curieusement, on la pressent nôtre et autre à la fois.

Quand on y réfléchit, à les voir ainsi, on pense à une famille.

Une famille... Un ensemble d'êtres liés entre eux. Oui ! Peut-être que c'est une famille. En tout cas, de tout ce que l'on connaît, cela s'en rapproche le plus.

L'atmosphère change autour du banc. L'air s'écarte et se rassemble. Mouvement d'éther sur le bord extérieur droit...

Un être est assis là. Ce que l'on perçoit est ambigu. Il est tel un nuage, une langue brumeuse à silhouette dense ou diaphane selon les vents... Son écran fluctue, hésite entre matérialité et

immatérialité, entre présence et absence. Difficile de trouver les bons mots pour dire cette espèce de non-présence. On le dirait ailleurs. Oui ! Ailleurs. On pourrait dire de lui qu'il est, juste encore un peu, pas là. Juste encore beaucoup dans sa préoccupation d'avant. Il semble veiller. On n'en est pas sûr mais... oui ! Il semble veiller. En tout cas, encore une fois, de ce que l'on connaît, c'est ce qui s'en rapproche le plus.

On le sent préoccupé. Les épaules sont affaissées, le dos rond, et le visage enchâssé entre des mains cristallines. Le regard orienté vers le sol, il semble concentré à regarder quelque chose. Pourtant, il n'y a rien à voir à ses pieds. Ni faune ou flore coutumière à proximité d'un arbre. Pas d'herbe, de racines ou de feuilles. Ni de vers, moucheron ou passereaux... Rien de tout cela hormis une forte odeur de terre mouillée de rosée. Et puis, aussi vite qu'elle est venue, l'esquisse de trouble s'enfuit encore. La paix revient sur le banc.

À observer la scène, on se sent à la fois intrus, invité et chez-soi.

On aurait envie de dire qu'on est, là, au matin du monde.

Un matin du monde qui pourrait être le nôtre si nous étions autres. Un matin du monde où ce corps penché balance aux inspirs et expirs de l'air gorgé de rosée. Un corps qui danse à la vie. Cette vie, une autre vie... Différente de la nôtre et pourtant si proche.

Dans l'éther, sur ce flanc droit du banc de pierre, émane un son. Une musique. Une douce comptine. Une lente respiration parfumée. Un souffle exhalé au nom de Hachhmi...

Ils ne sont plus que trois maintenant. Trois êtres enveloppés de lumière. Trois formes bien présentes. Mieux dessinées en quelque sorte. Surtout l'un d'entre eux dont l'enveloppe a quelque chose de plus... familier. Il y a chez lui un peu du compatriote rencontré par hasard dans une contrée lointaine

dont on ne sait pas dire le plus souvent ce qui attire. Une attitude, un regard peut-être perdu ou fuyant, une tenue vestimentaire, un mariage de couleurs... Toutes ces petites choses anodines, subliminales qui disent l'étranger familier. Cet être-là est ainsi. On le reconnaît comme nôtre ou anciennement nôtre. Il a ce petit quelque chose de lourd, de compact, d'humain.

Sa musique pourrait presque nous être coutumière. Elle porte le doux nom de Heegème.

Sont-ils hommes ? Sont-ils femmes ?

Curieusement, là encore, on ne sait pas répondre aisément. Il y a en eux un astucieux mélange justement dosé. Sur les visages et les corps, les attributs masculins et féminins. Force et douceur. On les croit capables de décider d'être l'un ou l'autre. Ou les deux. À l'envie. Au besoin.

De chaque sexe, tel qu'on les connaît, ils en ont les qualités. Sans qu'elles puissent devenir défauts. On pourrait dire qu'ils sont « réunis », les deux moitiés en une. L'idéal équilibre auquel tout être humain aspire.

Encore une raison supplémentaire de considérer cette scène comme étrange. Pourtant, on l'accepte comme telle. Sans plus d'interrogations. Curieusement, on est dans le royaume de l'évidence. De celle qui ne tolère aucune remise en question.

Aux côtés de Hachhmi, à gauche, les contours oscillent, ils sont instables. La silhouette vibre. On la sent impatiente, solitaire. Un peu en dehors de la communauté. Comme sur un départ. Néanmoins, l'être ne saurait être ailleurs. C'est ici, au milieu des siens, qu'il se sent le mieux. On sait comme la solitude est parfois moins pénible dans la foule. Cela semble aussi vrai, ici, sous le sycomore. La présence de ses frères lui instille un peu de calme. Et de sérénité. Il a besoin d'être rassuré.

Épaulé. Et cela se fait. Ici, sous le sycomore. Cela se fait tout en respectant son nécessaire isolement. Car ils savent que, depuis quelque temps déjà, leur ami, leur frère, est attiré par d'autres horizons. La poursuite de son chemin nécessite désormais une autre expérience. Lui aussi le sait. Il l'a compris. En est heureux. S'en effraie aussi.

De cette silhouette, monte le roulement du tambour... Le son de Oukk'aa est sien.

Ce lieu est comme un hall de gare, où se côtoient départs et arrivées. Les transits aussi. Mais un hall de gare sans stress ni heurts. Sans contrariété. Sans retards. Une gare où les trains sont individuels. Les horaires intimes. Ça entre et ça sort. Ça reste un petit moment. Ou plus longtemps. Ça se pose aussi. Comme le temps d'un café. Ou d'une sucrerie. Ou de rien tout simplement.

Un hall de gare silencieux. Lieu de rencontres, de retrouvailles qui se font par envie et non par nécessité. Encore que, si on réfléchit un peu, la divergence existe-t-elle vraiment ? L'envie ne serait-elle pas une nécessité inconsciente ?

ILS SONT TRISTES SOUS LE SYCOMORE. Ambiance lourde. Espace comprimé. Les feuilles de l'arbre tombent sur le sol. Ce sont autant de larmes que ces êtres ne savent pas verser.

Ils sont trois à échanger leurs pensées. On reconnaît Oukk'aa et Heegème, mais l'être à leurs côtés est un nouveau venu pour nous. On est irrésistiblement attiré par sa silhouette car elle possède un curieux mélange de sérénité, de savoir, d'expérience... De paix. Son enveloppe est comme un lac dans lequel on aurait du bonheur à se noyer. Elle évoque tout à la fois, le père, la mère, l'ancêtre, le sage du village. Celui vers qui tout le monde se tourne dans les moments de doute et d'incertitude. Celui qui voit plus loin. Qui sait et qui se tait. Il est un être aux mots rares mais justes. De lui part un souffle, un léger courant d'air, ni trop chaud ni trop froid, juste à point. Une brise réconfortante du nom de Eiide.

Les autres que nous avons vus précédemment sont absents. Pourtant, sur le banc de pierre, il reste d'eux des ombres évanescentes qui nous disent leur présence même si trop de préoccupations les maintiennent ailleurs.

« Que de souffrance..., dit Oukk'aa.

— Et de haine aussi..., répond Heegème. »

Et le vieil homme d'ajouter :

« Les hommes sont en colère, les femmes pleurent, la Terre saigne. Oukk'aa, même si tes préoccupations sont autres désormais, il va falloir que tu aides Hachhmi. La furie des hommes est si grande que les soutenir devient difficile. Hachhmi est épuisé...

— Je peux peut-être y aller ? s'enquit Heegème. »

Oukk'aa se tourne lentement vers lui. Dans son regard, un amour immense. Une merveilleuse sollicitude.

« Il y a encore trop d'humain en toi, Heegème. Cela t'affaiblirait. Reste là. Ici aussi, ton aide nous est précieuse. Tu sais bien que dans l'ouvrage, chaque soutien, quelle que soit sa forme, est bienvenu. Chacun d'entre nous a sa place et participe à l'égal. Ni serviteur, ni maître. Seul prime l'accomplissement de l'oeuvre... J'y vais. »

Entre-temps Hachhmi, dont la silhouette s'est faite plus consistante, est « revenu ». Replié sur lui-même, il semble éreinté. Si éreinté qu'un simple échange avec ses frères lui est insurmontable. Alors, sans le solliciter, chacun accède à ses souvenirs. Et les images de ce qu'il a vu alimentent leur mémoire. Tous s'attristent du calvaire de la Terre.

« J'ai essayé pourtant... Maintes fois essayé. Il a tant besoin de nous. Tant besoin. Malgré toutes ces mains tendues, il se perd, s'égare, se laisse dominer par sa gredinerie... », murmure Hachhmi.

— Oui, on le sait. Je vais y aller. Repose-toi maintenant », souffle Oukk'aa qui plonge aussitôt dans la réalité des hommes.

La campagne est paisible. Enfin. Pour un court moment seulement. Il le sait.

Il n'empêche, c'est toujours bon à prendre. Les dernières

heures ont été au-delà du possible. Au-delà de l'imaginable. Chaque minute, chaque seconde aurait dû être sa dernière. Et pourtant, il est encore là. Hébéété. Au fond de ce trou appelé autrefois tranchée. Ses pieds transis de froid sont enfouis dans un amas de terre, de neige, de chairs et de bois. Un 305 boche est passé par là. Il s'en souvient maintenant. Il fait noir. Très noir. Pourtant c'est le matin. Aux alentours de dix heures. Il le sait, parce que, plus tôt dans la matinée, il aurait dû être de corvée de café mais n'avait pas voulu. Était trop fatigué. Son pote Albert, pourtant aussi épuisé que lui, avait pris sa place sans faire de vagues. Ça lui avait évité une réprimande ou pire encore. Le peloton d'exécution n'est pas bien loin par les temps qui courent.

Albert... Albert... Le nom de son pote trotte dans sa tête comme une ritournelle. C'est son ancre dans la tourmente. Albert... Un gentil trop con qui se fait toujours avoir. Et maintenant ? Où il est Bébert maintenant ? Avec cette histoire, il s'en est tiré. Et le 305 c'est moi qui l'ai eu sur la tronche ! Peut-être que j'aurais dû aller chercher la tambouille, ou encore, suivre les ordres du sergent, après, quand il m'a demandé d'aller décharger la charrette. J'ai presque hésité mais il n'y avait pas de raison que je sois le con de service. Alors j'ai fait celui qu'avait les pieds gelés. Peut-être que j'aurais dû...

Bon Dieu qu'il fait noir ! Ça doit être la fumée, ou bien... je sais pas mais... je suis coincé de partout. Je peux pas bouger et à peine respirer. Le peu qui entre dans mes poumons a une odeur de terre, de fumée et de sang. C'est pas bon ça. Je sens que c'est pas bon.

Je souffre pas vraiment. C'est juste que j'entends plus rien. Vois plus rien non plus. Ce 305... Et Merde ! J'aurais pas dû

être là. Depuis ma mobilisation en 15, j'essaie de me planquer. Suis fort à ça ! Dans mon village, on m'appelle « l'anguille ». C'est pas faux... Mais suis plutôt fainéant en fait. Moins j'en fais, mieux je me porte ! Voilà ma devise. Et elle m'a toujours réussi. Enfin jusqu'à maintenant. Le secret, c'est de trouver le con qui fera pour moi. Et j'ai trouvé Albert. Sympa le Bébert ! Avant, y avait Paulo, mais il s'est fait éclater le bide au bois des Fossés. Albert, je l'ai connu dans un cimetière. Un joli cimetière à flanc de colline et les boches planqués juste derrière. Des croix toutes blanches, avec encore quelques fleurs et couronnes. Joli coin... Paisible... À peine arrivés, on a dû installer des tranchées tout autour. On s'est dit qu'on surveillait les morts. Une nuit, les boches ont joué le grand opéra. Du coup, au petit matin, dans le froid et la neige, il a fallu réparer le gabion installé derrière les tombes. Dans ce boyau, plus à l'avant, y avait une équipe de démineurs, on le savait. Fallait déblayer le passage, des fois qu'il en reste à sortir.

Pendant que je nettoyais pas trop vite le coin, d'un coup, Bébert, il a émergé tout droit du boyau, les yeux fous. L'histoire, c'est qu'en voulant se rapprocher encore un peu plus des lignes boches, il a gratté la terre et délogé un crâne et deux tibias. L'était sûrement tombé dans la fosse commune du cimetière... Du coup, il a perdu les pédales, le Bébert, et il est sorti de son trou comme une balle du canon, avec le sismau dans une main et un os dans l'autre. Son chef derrière lui gueulait tout ce qu'il savait. Le cou en sang et les écouteurs pendants, il s'était vu arraché du sol par le fil du sismau. Faut pas être malin pour avoir peur d'anciens morts tout secs alors qu'on en a des tout frais à la pelle. J'ai tout de suite flairé la bonne poire... Me suis pas trompé. Depuis, ch'suis comme un coq en pâte !

Ch'sais vraiment pas pourquoi il fait si noir. J'ai les poumons en feu. Faut que j'essaie de bouger... Ou d'appeler... Ça doit

être la nuit en fait. Pourquoi j'peux pas bouger ? J'entends pas mes cris non plus. Y a quelque chose de pas normal sur mon visage... C'est pas bon tout ça... C'est pas bon ! Où qu'il est Bébert ?

Au même moment, Albert est en train de voler dans les airs.

À ses côtés, un tronc déchiqueté le dépasse. Un platane. Il le voit Albert, ce platane et ne s'en étonne même pas. L'air est jaune soudain. Il se dit alors qu'il n'a pas son masque. Il n'y a pas si longtemps, il tenait la bride de l'âne tirant la carriole du frichti sur le bord d'une route bordée de platanes. Où est l'âne ?

Dans sa bouche, encore le goût amer du p'tit noir brûlant qu'il a bu avant de partir.

Albert est secoué violemment dans l'air jaune. Quelque chose de lourd le frappe à l'aine. C'est l'âne. Enfin la tête de l'âne parce que le reste n'est plus là. Albert dit ses prières maintenant.

Oukk'aa et tant d'autres comme lui, s'affairent dans ces contrées de peine et de mort. Et oeuvrent inlassablement dans l'ignorance des hommes.

Il est encore temps de faire quelque chose pour aider. Il est toujours temps. Albert a encore un rôle à jouer dans la vie de son pote. Albert est une chance... Une chance de plus de comprendre, d'apprendre. Une nouvelle opportunité. Que son pote saisira. Ou pas...

Il y a autant d'opportunités que nécessaire. Toujours.

Des murs blancs. Sales. Un plafond craquelé. Deux hautes fenêtres aux carreaux gaufrés. Pas de miroir. Pas de métal poli. Rien !

Au milieu de l'immense pièce, sur un sol carrelé en damiers noir et blanc, dix lits blancs. Tous occupés.